

II. Eerste Wereldoorlog - Première Guerre mondiale

TINE HENS (MMV. SAARTJE VANDEN BORRE & KAAAT WILS)

Oorlog in tijden van vrede. De eerste wereldoorlog in de klas. 1919-1940

Kalmonthout, Pelckmans, 2015, 313p.

Ce livre croise avec beaucoup de pertinence histoire de l'enseignement, histoire de la mémoire et histoire du pacifisme durant l'entre-deux-guerres. En effet, l'école est un puissant vecteur de transmission mémorielle. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, les enseignants ont cherché à articuler souvenir des morts et éducation à la paix. Or, cela ne va pas de soi. Tout au long de l'entre-deux-guerres, sous l'égide de la SDN, des recherches ont été menées en ce sens, menant dès le milieu des années vingt à des révisions de manuels scolaires et à des formations d'enseignants lors de "summer schools" organisées à Genève. Malgré les innombrables initiatives en faveur d'une éducation à la paix, force est de constater que le discours pacifiste resta dans les classes d'écoles belges quelque peu superficiel par rapport au discours patriotique. L'auteur déploie ce sujet passionnant et complexe en quatre parties.

La première traite de l'immédiat après-guerre et confirme ce que les recherches sur la mémoire de la Grande Guerre en Belgique ont déjà mis à jour. Il est vrai que l'école est à la fois un reflet de la société globale et un ferment d'évolution. Ainsi, dès la fin de la guerre, l'événement entre dans les manuels scolaires comme dans les classes pour exalter le patriotisme : 14-18 a révélé la Belgique à

elle-même, a fait la grandeur de ce petit pays uni dans la souffrance des civils et le combat des soldats. L'enseignement de la Grande Guerre et le souvenir des morts doivent ériger le comportement des aînés en modèle pour les jeunes générations. Des voyages scolaires sont organisés dès 1919. L'idée vient de Victor Devogel, directeur général de l'enseignement à Bruxelles, au moment où la Conférence pour la Paix commence à décevoir les Belges. Pour lui, ces voyages dans les villes martyres et au front seront la plus grande leçon d'histoire de la vie des élèves. Bref, ces voyages doivent transmettre la mémoire de la Belgique héroïque et martyre que les Alliés minimisent à Paris. Ce n'est que plus tard, après la signature du Pacte de Locarno (comme l'ont déjà souligné John Horne et d'autres qui auraient pu être cités), que les excursions scolaires et la mémoire en général prendront un caractère pacifiste : voir l'horreur de la guerre doit alors alimenter l'amour de la paix. D'ailleurs, en 1925, les villes sont reconstruites, les paysages ont reverdi, des mémoriaux ont été érigés et des musées ouvrent leurs portes. L'évocation de la guerre passe alors bien plus par la visite des mémoriaux et des musées que par la vision brute des effets de la guerre sur le paysage. Quoi qu'il en soit, au sortir de la guerre, c'est bien le patriotisme qu'il s'agit de transmettre. C'est dans cette optique que nombre d'écoles vont ériger des monuments à la gloire de leurs anciens élèves morts au champ d'honneur et que les murs des classes vont se couvrir d'images des villes martyres et des héros nationaux de la Grande Guerre. Cette mémoire ultra-patriotique va petit à petit évoluer vers un patriotisme plus humaniste, ce qui mène à la deuxième partie du livre. Mais avant cela, notons qu'une analyse systématique et approfondie des monuments dans les écoles pourrait être menée. Car,

l'auteur – ce n'est pas une critique – n'évoque que quelques exemples et ne s'attarde pas sur les différences (ou non) entre les monuments dans les écoles officielles et dans les écoles libres, ni sur l'impact des cérémonies sur les élèves. De même, il n'y a pas d'analyse comme telle des héros nationaux proposés à la dévotion des élèves. L'auteur indique tout de même qu'au sortir de la guerre, il n'y a pas de place pour des héros flamands. Dans les premiers manuels scolaires, les frères Van Raemdonck sont absents.

La deuxième partie analyse avec finesse les efforts de révision des manuels scolaires en faveur de la paix. En 1923, dans le contexte troublé de l'occupation de la Ruhr, paraît une "Enquête sur les livres scolaires d'après-guerre". À partir de 1925, on assiste à des tentatives d'apaisement des esprits. Petit à petit, s'impose l'idée qu'à l'école il faut moins parler de guerre et plus de paix. Ce qui revient, note très justement l'auteur, à renouer avec l'esprit de la Belle Époque. Cela débouche sur la révision des manuels scolaires. Mais qui va réviser ces manuels ? Pour aller dans quel sens ? À Genève, le Bureau international d'Éducation est créé en 1925 et donne des avis pour améliorer l'éducation à la paix. Le problème, c'est que ces avis concernant la révision des manuels émanent de pédagogues et d'activistes de la paix, mais pas d'historiens. En fait, l'idéal historien de vérité historique ne va pas facilement de pair avec les nécessités pédagogiques. On aurait aimé, ici, une analyse systématique des manuels belges et de leurs changements. D'autant qu'à la fin des années vingt, comme le note bien l'auteur, on assiste à un retour de l'optimisme et à la multiplication des commissions et sous-commissions au sein de la SDN pour promouvoir l'éducation à la paix et surveiller

les manuels. Mais nombre d'initiatives restent utopiques et n'arrivent pas jusque dans les écoles. Globalement, l'histoire nationale continue à dominer le monde scolaire, mais on y supprime les expressions tendancieuses. À la fin des années vingt, les mots "barbares" ou "teutons" ont disparu. Mais jusqu'où faut-il aller ? En 1927, Destrée, interpellé par la commission allemande, montre les efforts réalisés par les manuels scolaires belges, mais refuse de supprimer l'incendie de Louvain, la destruction de Dinant et celle de la cathédrale de Reims. Il est vrai que l'apaisement des esprits resta superficiel et n'arriva pas à intégrer la question des "atrocités allemandes", comme l'a montré John Horne depuis longtemps.

La troisième partie analyse en détail les efforts réalisés pour faire connaître et aimer la SDN. Apprendre la paix passe par une meilleure connaissance de la SDN. En 1926, Huysmans, ministre des Sciences et des Arts, souhaite diffuser dans les écoles "l'esprit de Locarno". Pour lui, l'école doit inculquer un patriotisme humaniste et ériger en exemple les efforts pacifistes de la SDN. Cette vision est soutenue par les associations de promotion de la SDN qui apparaissent un peu partout. En 1931, des dossiers pédagogiques sont proposés aux écoles pour faire des leçons sur la paix et la SDN. D'autant que les élèves des années trente n'ont pas connu la guerre. De 1930 à 1933, le pacifisme semble triompher. Du côté flamand, toutefois, le slogan "*nooit meer oorlog*" n'est pas lié à un quelconque amour de la SDN qui est vue comme le produit d'une modernité détestée. Mais certains manuels scolaires flamands vont introduire la SDN en exaltant l'idée wilsonienne d'auto-détermination des peuples, faisant ainsi surgir dans les manuels le sujet tabou qu'est la question linguistique. Du côté wallon,

par contre, l'éducation à la paix passe par l'apprentissage de la SDN, mais sans occulter l'histoire nationale, les terribles sacrifices infligés aux Belges en 14-18, c'est-à-dire les horreurs de la guerre. Mais comment dire l'horreur de la guerre sans susciter la haine ? Le problème pédagogique reste entier. Quant à l'enseignement catholique, l'éducation à la paix se confond avec l'éducation chrétienne et n'est pas nécessairement lié à la SDN. Cela étant, pour faire aimer la SDN, organisme lointain et compliqué, il faut des enseignants convaincus et passionnés. C'est pourquoi, à partir de 1928, des bourses de la SDN sont offertes aux enseignants pour suivre des formations à Genève. Ces expériences internationales furent enthousiasmantes pour les professeurs qui y participèrent. Jusqu'en 1933, il s'agissait d'apprendre sur la SDN pour promouvoir la paix. À partir de 1934, il s'agit d'apprendre à défendre la SDN, contre un scepticisme grandissant...

La quatrième et dernière partie traite de la fin de l'entre-deux-guerres, c'est-à-dire de la période de remobilisation patriotique des esprits et de l'échec de la SDN. Dans le contexte chahuté de la deuxième moitié des années trente, la promotion de l'esprit de la SDN devient de plus en plus anachronique. Dès 1933, Lippens, ministre de l'enseignement public, envoie une circulaire aux écoles pour promouvoir à nouveau le patriotisme, le respect des institutions nationales et la fidélité aux libertés constitutionnelles. L'école, en ces temps troublés, doit éduquer à la citoyenneté. D'ailleurs, de plus en plus d'enseignants doutent de la SDN et de l'utilité de son enseignement. Certains vont même plus loin en estimant que la propagande pacifiste endort les nouvelles générations. Le retour

à la neutralité en 1936 rend l'enseignement de la SDN encore plus difficile : comment, en effet, exalter la SDN et expliquer le revirement de la politique extérieure belge ? D'autant que la SDN est en crise. Les rapports sur les manuels se multiplient, mais restent inefficaces. Les débats sont de plus en plus stériles et l'écart entre les vœux pacifistes et la réalité de l'enseignement est de plus en plus grand. D'autant qu'avec le retrait de l'Allemagne et du Japon de la SDN, la lutte pour la paix et la lutte contre les régimes totalitaires entrent en contradiction. Le passé est de plus en plus utilisé pour les combats du moment. Il est vrai que, dans le contexte extrême des années trente, les enseignants comme la société en général sont de moins en moins neutres. Le pays est divisé entre gauche et droite, entre flamingants et patriotes, entre séparatistes flamands et flamingants belgicains, entre ouvriers et patrons. Les ministres de l'enseignement vont réagir contre ces menaces intérieures : Vauthier par exemple interdit toute injure aux institutions belges et tout internationalisme communiste, tandis que Lippens estime que les enseignants antinationaux ou révolutionnaires n'ont pas leur place en classe. Mais la situation internationale se dégradant, les ministres suivants vont promouvoir l'unité nationale contre les dangers extérieurs : Bovesse, en 1936, souhaite que l'on transmette aux élèves le culte des héros nationaux, tandis qu'en 1939 Duesberg réitère la nécessité d'un patriotisme unitaire que les manuels et les voyages scolaires devraient alimenter.

La Deuxième Guerre mondiale consacra l'échec de la SDN et de ses tentatives d'inculquer un esprit de paix. Toutefois, on en tira quelques leçons, notamment l'importance

d'inculquer les valeurs démocratiques qui avaient été occultées par l'obsession de la paix au sein de la SDN.

Cette étude foisonnante et passionnante met bien en relief les difficultés, les enjeux et les contradictions qui traversent l'enseignement de l'histoire, l'éducation citoyenne et la transmission d'identités collectives.

Laurence van Ypersele